

Le sacre de l'amateur,

par Patrice Flichy (éd. Le Seuil, 2010)

Les Cahiers publient un extrait du livre de P. Flichy qui est analysé en Lectures. L'extrait provient du chapitre 3, L'amateur et la connaissance, pp.79-82

Le mouvement des logiciels libres

Les logiciels libres constituent un autre exemple emblématique de l'hybridation entre l'amateur et l'ingénieur-expert.

Ces logiciels, dont le code source (le programme écrit en langage informatique) est accessible à tous, se sont développés au cours des années 1980. Ils touchent différents domaines de l'informatique, le cas le plus connu étant le système d'exploitation Linux. Les développeurs de logiciels libres sont des amateurs qui participent, de façon volontaire et bénévole, à une recherche collective de type scientifico-technique. Ils ont des compétences multiples et effectuent des tâches diversifiées. Certains assurent l'écriture du code et la gestion de la communauté : ils organisent la circulation et la sélection de telle ou telle partie du logiciel, tandis que d'autres apportent un engagement et des compétences plus faibles : par exemple, ils effectuent des tests, vérifient le programme, rassemblent de la documentation, ce travail confié à un grand nombre d'individus permettant d'obtenir des programmes de qualité bien supérieure à ceux des logiciels dits « propriétaires », développés par des éditeurs comme Microsoft.

La plupart des contributeurs sont des amateurs. S'y ajoutent des informaticiens professionnels venant de l'université (étudiants et enseignants représentent le tiers des effectifs) ou d'entreprises comme IBM, qui ont décidé de consacrer une partie de leur temps au logiciel libre. L'investissement personnel des participants est important. Un tiers y passe moins de cinq heures par semaine, la moitié entre cinq et vingt heures, et le restant (pour l'essentiel des professionnels) plus de vingt heures¹. Comment un tel collectif peut-il fonctionner ? Les acteurs utilisent deux métaphores : leur organisation est définie comme un « bazar », opposé au modèle de la cathédrale qui serait celui des logiciels propriétaires. S'il s'agit d'un bazar, c'est parce qu'il y a un foisonnement d'initiatives. Un site qui recense les projets de logiciels libres en dénombre plus de 100 000². Mais parmi ces multiples projets, seule une minorité donnera naissance à des logiciels opérationnels. À l'origine, on rencontre quelques amateurs qui se passionnent pour un projet correspondant à un usage défini, à des modes opératoires précis ou, plus largement, à une même vision du monde. Ils réussissent à mobiliser un certain nombre de contributeurs dans le cadre de leur projet, afin de développer des connaissances ouvertes à tous et caractérisées par un standard de qualité professionnelle.

Plus spécifiquement, les communautés du « libre » sont organisées autour de conventions qui créent la confiance : ouverture du logiciel, redistribution des modifications, règle de paternité des lignes de code, etc. Toutes ces règles assurent d'autant plus facilement la coordination que celle-ci est gérée par un ou plusieurs leaders qui organisent le jugement par les pairs, chargés de sélectionner les contributions proposées. Au-delà de ces conventions générales qui permettent l'engagement, il faut stabiliser les promesses de coopération, canaliser et contrôler les interventions. Des modalités précises de régulation se mettent en place qui permettent de mobiliser les individus et d'organiser leur coopération. Elles ne sont ni anarchiques ni

¹ Gregorio Robles, Hendrik Scheider et al., « *Who Is Doing It ? A Research on Libre Software Developers* », 2001 (<http://widi.berlios.de>). Voir également Eugene Kim, « *An Introduction to Open Source Communities* », San Francisco, Blue Oxen Associates, 2003.

autoritaires, mais au contraire très souples, pour mieux s'adapter aux problèmes rencontrés et reconfigurer les éléments de l'organisation. En cas de crise, il peut y avoir scission et l'on assiste alors à la naissance d'un nouveau groupe (*fork*, dans le jargon) qui reprend le projet (le code est ouvert) et l'oriente dans une nouvelle voie. L'autonomie de chacun est ainsi respectée. Apparaît donc un nouveau modèle d'innovation collective, distinct de l'entreprise comme de la recherche académique³.

Ce qui réunit l'ensemble de ces acteurs (amateurs, universitaires, informaticiens d'entreprise), c'est le modèle d'une science ouverte accessible à tous. Pour comprendre cette activité, partons du modèle du don proposé par la sociologie antiutilitariste. Dans la lignée de Marcel Mauss, Alain Caillé⁴ établit une distinction entre deux motifs de l'action humaine : l'« intérêt à », qui relève de l'instrumentalité, de ce que l'action rapporte à l'individu en termes d'usage, de salaire ou de notoriété, et l'« intérêt pour », où l'action est à elle-même sa propre fin (on est dans l'ordre du plaisir pour l'action ou pour le destinataire de cette action). Dans cette théorie du don, celui-ci n'est pas uniquement altruiste ; il n'est pas synonyme de désintéressement, mais il articule « intérêt pour » et « intérêt à ». Si le don s'oppose par définition au travail salarié, les deux activités associent malgré tout, selon des proportions différentes, « intérêt pour » et « intérêt à », plaisir et contrainte.

Dans la lignée des travaux d'Alain Caillé, plusieurs auteurs montrent que l'« intérêt pour » est largement partagé par les développeurs du libre, et qu'il peut néanmoins se mêler à un « intérêt à »⁵. Le mode de production des logiciels libres, « échange ouvert de contributions », inscrit bien la problématique du don au coeur du dispositif. Dans la dynamique du don (donner, rendre et recevoir), le développeur de libre a la plupart du temps déjà été reçu comme membre de la communauté ; il peut alors prendre le risque de faire un don que certains membres de la communauté pourront critiquer, voire refuser, puisqu'il a généralement l'impression (ce que confirment les enquêtes) de recevoir plus qu'il ne donne. Les développeurs du libre s'inscrivent donc bien dans un schéma maussien où la perception du contre-don est supérieure à celle du don.

En définitive, les activités des informaticiens du libre sont principalement conduites par « l'intérêt pour ». Ils étendent dans le monde technologique des pratiques de désintéressement qui, auparavant, relevaient principalement de la sphère privée, notamment familiale. Ainsi, un nouveau partage s'instaure entre la contrainte de réalisation d'un projet technique et la liberté des passionnés d'informatique, pour lesquels il n'y a pas de différence nette entre le travail et le loisir. Les logiciels libres sont le résultat de cette hybridation.

³ Voir Didier Demazière, François Horn et al., « Des relations de travail sans règles ? L'énigme de la production des logiciels libres », *Sociétés contemporaines*, n° 2, 2007, p. 101-125.

⁴ Alain Caillé, « Don, Intérêt et Désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres », Paris, La Découverte, 1994.

⁵ Marie Coris, « La culture du don dans la modernité. Les communautés du logiciel libre », *Réseaux*, n° 140, 2006, p. 161-191, et Didier Demazière, François Horn et al., « Des relations de travail sans règles ? L'énigme de la production des logiciels libres », op. cit.